

XYZ. La revue de la nouvelle

Impressions

Ève Laforge



Numéro 54, été 1998

Retards

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4777ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laforge, È. (1998). Impressions. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (54), 61–68.

Impressions

Ève Laforge

C'est l'été, il fait chaud. Juillet éclate et avec lui l'affolement de ces journées très lourdes où l'air pèse et la lumière s'éternise, immobile, humide.

Au coin d'une rue une histoire d'amour n'aura pas lieu. Des regards s'échangent et se reprennent, des mains s'échappent, s'enfuient, s'égarent. Autour, la torpeur ralentit tout mouvement et isole cette rupture dans un éclat fragile, lumineux, qui vacille et s'évanouit, presque rêvé.

C'est l'été, le plein été, les gens ont envahi la ville par vagues successives et s'abîment sur la place en un mouvement incessant mais difficile. Dans la rumeur étouffée de cette foule, un homme s'assied à la terrasse d'un café, comme s'il s'agissait d'un acte ultime, comme si la dimension de ce geste, en cette journée, revêtait une importance capitale dans l'énergie qu'il demande. Il a choisi cette journée parmi d'autres pour sortir de chez lui, pour échapper à une retraite qu'il s'était imposée depuis une semaine. Il ne savait pas que la lumière de cet aujourd'hui allait l'aveugler à ce point, fondre sur lui, blanche, moite, presque mouillée. L'impression est d'autant plus forte à cause de cet ailleurs d'où il vient, et d'où, semble-t-il, il n'est pas encore tout à fait sorti.

Il s'accroche à la table, reprend le mouvement déjà amorcé avec plus d'énergie, plus d'assurance, se redresse sur son siège. Il veut maîtriser tout à coup cette nonchalance qui l'entoure et l'agace, comme s'il fallait qu'il dessine dans son propre maintien la rigueur évanouie de ce moment de plein après-midi. La chaleur dissout chacun des gestes qui composent son effort. L'impuissance se répand autour de lui, liquide, et vient se confondre

sur le sol avec son ombre brûlante. Chacun de ses élans est devenu intolérable. De l'intérieur émerge un vague reproche qu'il s'adresse et qui prend, dans cette journée qui le souligne, des dimensions soudain démesurées. Son regard s'éloigne, se perd.

Un garçon s'approche, en nage, repart, découpant dans son sillage des lambeaux de vapeur qui se répercutent sans bruit dans les vitres déjà floues de l'établissement.

Il a commandé de l'eau et du citron. Il a besoin de l'acidulé du fruit, de la précision qu'on y goûte, de cette certitude qui redresse et dont il ne peut, aujourd'hui, s'investir. Aujourd'hui et depuis quelque temps. Il voudrait surtout ne pas croire, ne pas passer de la pensée à la parole et murmurer... depuis toujours. Et pourtant c'est à ce point qu'il en est arrivé. Pendant toute cette semaine qu'a duré sa mise à l'écart, son retrait des « circonstances », comme il se plaît à appeler son isolement volontaire, il n'a pu s'éloigner de cette évidence : il tâtonnait depuis toujours, s'imaginant faire quelque chose de sa vie, de son travail, il n'avait fait que se dérober à son propre devenir.

La lumière s'obstine, contournant chaque bruit puis les pénétrant, les faisant devenir mats puis opaques, comme si son pouvoir, aujourd'hui, transcendait même la sonorité de l'air. Elle se fige, enveloppe les alentours de brume, rendant stagnant l'écho de ses propres réflexions.

Cela avait commencé il y a longtemps déjà, par le doute, l'impression de plus en plus précise que son art était vain, que les photos qu'il prenait, que les images qu'il saisissait demeuraient muettes, stériles. Elles n'arrivaient pas à dire, recluses dans un silence rigide. Elles ne traduisaient pas cette émotion qui l'avait poussé spontanément à les mettre en boîte, à les isoler et ainsi, le croyait-il, à préserver leur signification. L'impression avait fait naître le sentiment, et le sentiment l'émotion. Il fallait alors raisonner, comprendre.

La démarche qui avait suivi n'avait pas d'ordre. Il était ébloui, saisi par l'étendue de ce qu'il avait découvert, incapable d'en cerner les contours. Il reprenait sans cesse, comme amorce

à ses réflexions, une évidence qui lui tenait lieu de bouée contre la marée qui voulait l'engloutir. Dès qu'il posait l'œil sur l'événement qu'il tentait de surprendre, il anéantissait toutes possibilités autres que celle dans laquelle il l'enfermait. L'objectif de son appareil se transformait, silencieux, insidieux et froid, propageant à chaque ouverture le profil éclatant de la mort, dessinant dans son « contact » l'exigence matérielle et glacée du papier. Ce fait immuable qu'il connaissait sans l'avoir compris autrefois l'avait effrayé jusqu'à la démesure. Son angoisse était devenue permanente. Il ne prenait plus aucun cliché, il ne tirait plus aucune épreuve. Il en était même venu à adopter des comportements inquiétants. On l'avait déjà trouvé à l'atelier, souvent immobile au centre d'une pièce, le regard figé dans l'attente de quelque chose, lui-même hors d'atteinte. Il s'enfermait aussi régulièrement dans la chambre noire, plongé dans sa propre obscurité, démuní, incapable.

Il avait pris du repos, on le lui avait d'ailleurs conseillé. Cet état de trouble relevait sans doute d'une fatigue considérable, accumulée depuis longtemps. Malgré cela le malaise restait tenace. Il n'avait pu, par la suite, se résoudre à l'inertie qu'aurait entraînée chez d'autres cette panique. Il avait alors tenté diverses expériences, abordé différentes techniques, fait des collages, des montages, essayant de recréer l'environnement où il avait cueilli ses images. Rien n'y faisait. La reconstitution artificielle des circonstances ne les rendait pas atténuantes, elle ne faisait que souligner infiniment plus la rigidité qui l'indisposait.

L'air l'entrave, lui noue la gorge, comme si sa propre angoisse se respirait soudain ici, là, maintenant à sa table et aux alentours. Il porte une main à la tête, palpe cette seconde peau que l'humidité et la chaleur tissent sur son front. Le garçon dépose devant lui l'eau, le citron. Il remercie et paie dans le même geste. Son regard se fige sur le quartier d'agrumes qu'il vient de déposer dans le verre. Une fine pellicule d'huile se détache lentement de l'écorce et entraîne dans sa dérive un léger chatolement irisé. La lumière, le prisme.

Tous ces débats avec lui-même, toutes ses tentatives ne menaient à rien, il en était maintenant parfaitement conscient. Son incapacité ne relevait pas de la technique ni de la manipulation qu'il en faisait. Elle était d'ailleurs. Avant d'en arriver là où il en était aujourd'hui, il avait, ultime précaution, mis plus de six mois à détailler sa production des cinq dernières années, afin de vérifier si le choix de ses sujets laissait apparaître des indices ; s'il était possible que la réponse à sa quête soit contenue en filigrane quelque part, à peine esquissée mais bien présente. Rien n'avait d'abord filtré de façon claire. Il avait pris un peu de tout, avec cependant une préférence marquée pour les sujets humains, pour les visages. Des visages d'hommes, d'enfants, mais surtout de femmes. Des visages qui parlaient essentiellement par leurs différences entre eux, et puis par celles qu'ils voulaient signifier, par leur non-ressemblance avec lui-même. Chacun avait été saisi très rapidement, chaque regard qui signait leur front était perdu, distant, en fuite. Quelque chose se précisait. Le sens qu'il prêtait soudain à ces signes ne parlait pas de lui et pourtant le disait sans équivoque. Il s'était toujours efforcé de communiquer une signification, il s'apercevait maintenant, non sans désarroi, qu'il ne connaissait pas le message dont il se voulait l'émetteur. Il comprenait tout à coup qu'il avait à se dire, que la seule et véritable communication n'était autre chose que l'expression de soi. Il fallait qu'il s'exprime lui d'abord, qu'il se reconnaisse quelque part. Tous ces visages étrangers parlaient d'autres qui n'étaient pas lui, et qui cependant lui ressemblaient.

Le paradoxe l'étrangle soudain plus fortement. Il tient à la main son verre vide, le sent glisser et fuir dans le mouvement liquide que lui imprègne sa propre sueur. Le reflet de sa soif lui échappe. Autour, d'autres clients s'installent, boivent puis repartent en un mouvement presque régulier, un rythme qui fuit dans les formes qui s'éloignent et s'évaporent. Chacun d'entre eux dessine une possibilité, un ailleurs, qu'il ne peut pas saisir, unique et similaire.

La semaine qui venait de s'écouler avait été pour lui plus longue que toute l'errance qui l'avait précédée. Il avait passé son temps jour et nuit isolé dans son appartement, sans sortir, sans appeler à l'extérieur. Il avait la certitude profonde maintenant que cette interrogation s'était posée dès les tout débuts de son regard sur le monde, qu'il n'avait tout simplement pas pris la peine de la lire, ou pas voulu la prendre. C'était à lui de se définir, et non à la pellicule qui soulignait tous ces regards absents et épars. La fuite qu'il évoquait, c'était la sienne. Il ne pouvait pas créer et devenir cet autre qu'il n'était pas. Il ne pouvait, surtout, négliger d'être ce qu'il était et s'abolir dans une recherche de forme et de sens qui s'éloignait de lui. Il s'était aperçu qu'il s'était créé des exigences qu'il n'atteindrait jamais, qu'il s'était efforcé désespérément de ressembler à ce Dieu créateur qui hante tout humain, que cette démarche était démesurée et qu'il l'avait adoptée parce qu'elle était telle, parce que, faussement, elle le détournait de lui. Il avait créé sa propre incapacité, il avait inventé son impuissance. Cela semblait clair, précis, net. La chose s'était dessinée d'elle-même pendant cette semaine-là. Et pourtant, le trouble, l'impression vague de quelque chose de désarticulé, flottait encore dans son esprit. Il fallait qu'il s'occupe de lui et il trouvait cette idée plus difficile à réaliser que celle de s'occuper des autres. Il aurait voulu en être arrivé à pouvoir prendre une décision parce que le fait d'en prendre une l'aurait rassuré sur sa réhabilitation face à lui-même. Il fallait là encore qu'il respecte un certain ordre, certaines limites. Il avait soif. Il avait envie de respirer de l'air, ailleurs qu'en lui-même, il était sorti.

Un souffle presque imperceptible balaie la place, la foule se presse, accélère son mouvement comme si un orage se dessinait quelque part. Il lève la tête, regarde ce changement s'esquisser peu à peu devant lui. Il songe à ces troupeaux des contrées sauvages qu'un instinct appelle et détourne du danger dans la vague de la course. Son regard devient soudain fixe, brillant. Une femme s'avance parmi eux, une femme déchire la foule. Son

allure, ce que son pas dit d'elle, éclate soudain en lui, pareille à la foudre.

Le creux, quelque chose de béant. Elle marche à vide, traverse la place avec ce regard qui hurle de détresse, il le sait, il le sent. Il ne la regarde plus avec l'intérêt que cet acte suppose, il la voit avec l'inévitable que cela comporte. Elle ressemble à toutes ces photos qu'il a prises, elle est semblable à cette fuite qui s'y lit. L'atroce de son silence entame tout ce qu'il touche. Elle marche parce qu'elle le peut encore, parce qu'une fois le mouvement engagé on peut se laisser emporter par ses semblables. Il sait qu'il faudra le béton, la pierre, l'immuable pour l'arrêter, l'immobiliser, faire éclater ce cri aveugle qui se meut à l'intérieur d'elle et qui dévore tout ce qui lui reste de vouloir, de possible. Elle est morte et vive à la fois, écorchée devant tous, fracassée dans un élan unique, à cause de ce mouvement ultime.

Il se lève, adhère à la marche de cette femme. Il oublie la chaleur, la lumière, quelque chose brûle en lui, aussi. De cette rencontre, de ce contact, il le pressent, va jaillir une étincelle. Il découvre dans la poursuite de cette femme le mouvement de son propre corps, comme si depuis longtemps déjà il n'avait plus bougé. Il voudrait dire ce qui l'habite, là, maintenant, tout de suite, et il ne peut le faire. Il ne peut savoir. L'incongruité de son entreprise jaillit dans sa raison, ralentit son pas, le fait hésiter, et cependant il a soif quand il la regarde. Il comprend que c'est cette seule soif qui le guide. Il va vers une lumière plus dense encore que celle qui l'entoure aujourd'hui et il veut forcer cette soif, l'exacerber au point où, il le comprend, il n'aura plus d'autres choix que de demander de l'eau.

Elle s'engage dans les rues qui mènent au port, son pas affolé rattrape la mesure de la marche et, comme si elle avait beaucoup couru, elle incline soudain la tête pour reprendre son souffle et demeure un moment ainsi. La lumière dessine un halo autour de la masse de ses cheveux, souligne les reflets blonds qui s'y mêlent et font surgir l'été en un éclat coupant. Il saisit ce reflet, l'accroche à sa mémoire et voit se lever, enfouies, des

images, des attitudes, des sourires aveugles, parce que la lumière les déforme.

Il ferme les yeux, pris d'un vertige. Tous les visages qui surgissent dans sa mémoire, tous ces visages pris, saisis, cueillis, marqués, figés sur papier existaient en lui avant qu'il ne les reconnaisse, avant qu'il ne les choisisse. Il ne sait plus laquelle, de l'ombre ou de la lumière, est la plus opaque. Il ouvre les yeux, affolé par cette possibilité qui s'offre à lui, à la fois intérieure et extérieure.

Elle est là devant lui. Il est surpris de la retrouver là où il avait laissé sa vision l'isoler. Elle s'est arrêtée, elle a ramené ses bras derrière sa tête, puis a déposé les mains sur sa nuque, la presse en une caresse douloureuse. Il s'étonne de cet abandon, espère des attitudes qu'elle n'achève pas. Elle tourne la tête, voit son regard sur ses gestes, reprend sa course dans un sursaut effaré. Elle a vu qu'il la suivait et, plus encore, qu'il la regardait. Son rythme s'éparpille, elle cherche dans son pas une issue qu'elle n'atteint pas. Elle est trop près du port, la foule ne l'a pas suivie. La panique qui la soulève à cet instant déborde de partout, l'éclabousse dans sa propre fuite.

Il est effrayé par ce qu'il a provoqué, la responsabilité du désordre qui se répand dans le sillage de cette femme le confond, l'étourdit. Il veut la retenir, ne pas la perdre, et cette exigence se mêle à sa soif et le porte infiniment jusqu'à elle. Il ne sait pas. Elle non plus. Elle a seulement l'assurance d'être suivie, épiée et manipulée dans son propre trajet. Elle s'arrête, la mer à ses pieds. De ce qui se rompt soudain dans l'arrêt de sa marche s'élève plus qu'une lassitude. Elle fait front, elle dessine son refus, car elle sait qu'il va l'aborder. Elle ne se retourne pas, reste immobile, le corps relâché, perdu dans l'eau du ciel qui se reflète sur la mer. Il prend son temps. Elle l'attend. Il ne sait pas quelles seront les paroles, les gestes, ni ceux de cette femme ni les siens. Quelque chose a donné un sens à sa direction et cette immobilité qu'il voit en elle lui importe plus que toute autre chose.

Il s'arrête, ne bouge plus. Il pourrait la toucher de la main, de la voix. Le silence fracasse tout aux alentours. Il imagine son regard sur la mer, s'y perd à son tour, espérant la rejoindre. Dans le sursis que l'instant lui laisse, il comprend que seul ce moment compte, ce souffle d'immobilité qui précède le choc. Le vent se lève, trouble le miroir de la mer. Elle se retourne. Quelque chose éclate, ailleurs entre l'air et l'eau. Elle le regarde :

— Que voulez-vous ?

— Vous regarder, dit-il.

Elle mesure combien les paroles qu'il prononce sont vaines. Elle comprend qu'il ne sait pas, à cause de l'intensité de cette demande. Avec douceur, elle ose :

— Regardez-moi, regardez-moi bien et dites-moi ce que vous voyez, ce qu'il vous est possible de regarder dans mes yeux.

Il s'avance. Son corps le retient à peine. Il demeure ainsi, en suspens. Plus rien n'arrivera maintenant. L'image qu'il va cueillir est essentiellement sienne mais ne lui appartient pas. Dans le noir jais des yeux de cette femme, il découvre son propre reflet, l'image immuable de ce qu'il est.

L'orage éclate comme une illusion. Elle ferme les yeux, il disparaît.